

Oh ! Qu'il fait bon rêver...

Oh ! qu'il fait bon rêver dans cette vieille église Plaine tout à la fois de mystère et de nuit, Quand, seule, la veillesse oscille, lente, et luit, Pâle et rose, à travers la colonnade grise ;

Lorsque s'est tu le chant de l'orgue, après la crise : Lorsque le blanc prélat, qu'un long chapitre suit, Vient de quitter l'absidio le chœur, avec bruit, Fierement l'antiphonaire aux bancs de la maîtrise !

Les cadavres des morts illustres et puissants Semblent alors surgir de leur crypte de pierre ; On croit dans le silence entendre leurs accents.

Oh ! respirer leur âme ainsi que leur poussière Dans cette solitude humble, froide et princière, Tout embaumée encor de prière et d'encens !



Mondanités.

M. et Mme Augustus Craft donnent un souper ce soir pour leur fille, Mlle Cecil Craft, et Mlle Mary Scott, de Lexington, Mass.

Lundi à cinq heures M. et Mme V. E. Michel donneront chez eux une réception qui sera suivie dans la soirée d'un cocktail en l'honneur de leur fille, Mlle Haydée Michel, une débutante de l'hiver.

M. et Mme William T. Jones et Mlle Emily Jones donneront un dîner mardi.

Le même jour un dîner aura lieu chez M. et Mme James A. Dayries en l'honneur de leur fille, Mlle Gabrielle Dayries.

Mercredi, aura lieu chez M. et Mme John B. Hobson le second d'une série de dîners qu'ils donnent pour leur fille, Mlle Ruth Hobson.

M. et Mme William Winans Wall offriront un souper à Mlle Cecil Craft jeudi soir.

En l'honneur de Mme Lucien N. Brunsow et de Mlle Annette Ives, de Los Angeles, Cal., une réception aura lieu vendredi de 4 à 6 heures, chez Mme Albert Toledano.

Vendredi soir, second "midwinter cocktail" à l'athénée.

M. et Mme S. P. Walmsley ont donné un dîner le jour de l'An pour leur fille, Mlle Byrd Walmsley. Les convives étaient Mlle Sylvia Norman, Emily LeSassier, Mildred Post, Margaret Montgomery, Dorothy Jackson, et M. Richard Charles, William Wheeler, John Devlin, Edward Winsley, George Penrose et Robert Wainley. Les décorations étaient des roses et du tulle rose et des feuillures.

M. et Mme Walter Stauffer donneront une partie de théâtre lundi en l'honneur de Mlle Marie Elise Whitney.

La représentation annuelle au bénéfice de l'Hôpital des Yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge, aura lieu à l'Opéra Français le mercredi, 17 janvier. A cette occasion "Thais" l'opéra si populaire sera donné avec la distribution qui a caractérisé les deux premières présentations, et en a fait un si grand succès.

L'intention du Comité en charge est de faire de cette soirée de gala un des événements mondains de la saison.

Une soirée dansante sera donnée par le Leap Year Club, vendredi, dans les salons de M. et Mme George Damiens, rue St-Clément.

Charmant, le souper-précédé de danse que donnaient lundi soir M. et Mme Edmund Ernest Richardson pour leurs fils M. M. Gray et Edmund E. Richardson, Jr. Des plantes vertes et des bouquets furent les décorations de la grande demeure. Parmi les jeunes filles présentes : Mlle Elise Urquhart, Ruth Hobson, Marjorie Bobb, Annie Wheeler, Lois Janvier, Susan Merrick, Marion Mellen, Olga Bouquet, Vera von Mysehnug, Boney Taylor, Mary Orme, Frances Castles, Marion Monroe, Lily Mehlis, Agnes George, Jean Gannon, Katherine Rainey, Sadie Downman, Hilda Phelps, Marguerite Holland, Nina Waters, Lottie Waterman, Fredrica O'Reilly. Du côté des invités, MM. Chotard Rustis, Julien Pottevent, Stirling Nott, Allen Mehlis, Thomas Sino, Génerés Duport, Gerald Pepper, J. Westley Castles, Albert Tebo, Henry White, Charles Bailey, Parham Werlein, Ovide LaCour, Hugh Vincent, George Bright, Robert Irby, Charles Janvier, Gerald Pepper, George Stanton, William Pottevent, Charles Wolfe, E. H. Keep, Carroll Bobb, W. J. Dwyer et d'autres.

M. Morgan Whitney donnera un dîner le 11 janvier pour sa nièce, Mlle Marie Elise Whitney.

Une brillante réunion musicale a eu lieu chez Mlle Denny L. Harrison, le vendredi, 29 décembre, en l'honneur de Mlle Lillian Cormier, fille de M. et Mme Charles E. Cormier et Mme Oscar Pottevent, toutes deux belles voix de contralto et de soprano dramatique ont été bien ad-

mirées. Le programme artistique et varié que nous donnons ici a été très goûté des nombreux assistants et a valu de chaleureux applaudissements à chacun des interprètes. Il comprenait des chansons de compositeurs modernes français et américains et plusieurs motifs des grands opéras. Le concert a commencé par le chœur "This the hour for Music" de Ed Marzou, par les jeunes filles de la classe du mercredi soir. Puis "Rose of my Heart" Hermann Lohr, Mlle Olga Blank ; "Le Nil dans les roses" Fontenailles ; "The Love Song" Dorothy Foster, Mlle May Julia ; "Lachanson des baisers" Bemberg, Mlle Marcelle Jacquet ; "A bowl of Roses" b. "Thoughts have wings" Mlle Lillian Cormier ; "Dob Mirreille" Goumond ; Mlle Jeanne Garcia et Marcelle Pinao ; "Loves Company" Mlle Helen Dunbar ; "It was a dream" Frederic Cowen, Mlle Rosalie Segari ; "La Nuit d'Adieu" Fischer, Mme Oscar Poynot, Mme partie ; Chœur "This June" Denza ; "Rose Messagère" Barbrolli, Mlle Rhea Bachman ; "Lower Song" Faust, Mlle Irene Richmond ; "Paul et Virginie" Massé ; Mlle C. J. Melchior ; "Come" Guy d'Harlelot, Mlle Grace O'Conner ; a "Le Baiser" b. "Ninon" Tosti, Mlle Stella Glauod ; Cavatine des Huguenots ; Meyerbeer, Mlle Adèle Mayer ; "Edward" M. et Mme Victor Rogers ; "Edward Elgar" M. Gylton Harrison ; "Scène des bijoux de Faust" Mlle Flinette Reinecke ; accompagnatrice, Mlle Zélonie Guénard.

Mme Sadie Cameron McDonald offriront un dîner à Mlle Susan Merrick, mardi après-midi.

Mme Walter R. Stauffer a donné une très belle réception mardi après-midi en l'honneur de Mlle Leola Simpson. Les salons de la superbe demeure, avenue Jackson, étaient admirablement décorés de palmiers, de fougères et d'une quantité de roses blanches, fleurs que l'on retrouvait sur la table à tête élégamment dressée, où elles étaient contenues dans des vases et corbeilles d'argent. Mme Stauffer recevait assistée de sa fille, Mlle Céleste Stauffer, Mlle Stanton et Mlle Mary Elise Whitney, Elise Urquhart, Katherine Rainey et Ruth Hobson. Dans la soirée M. et Mme Stauffer ont offert à Mlle Stanton un dîner-dance auquel ont pris part les jeunes filles qui se trouvent à la maison, et M. Arthur Derby, Jack Appleton et George Dixon de New York, Walter Layton, Maurice Monrose, Baxter Stauffer, Jr. et M. Rumelin.

M. et Mme Cousteur, de Paris, France, ont donné récemment chez Antoine un très beau dîner dont les convives étaient le Consul de France et Mme Francastel, M. et Mme Edouard May, M. et Mme Thomas Norton, M. et Mme Albert Toledano, M. et Mme Victor Rogers, M. et Mme Alfred Welborn, Mlle Laure Beauregard Larendon, Margot Castellanos, Minnie Stewart et le Colonel Charles Larendon. La table était délicieusement fleurie de roses rouges et de poinsettias.

Le 24 Jan. M. et Mme Hunter C. Leake et Mlle Mary Ellis Leake donneront un dîner-dance au Country Club en l'honneur de Mlle Ines Morris.

Un très joli mariage de date récente a été celui de Mlle Marie Viosca, fille de feu M. Joachim Viosca, avec M. Lloyd A. Griffin, de Ohio, qui a été célébré mardi soir à six heures à la résidence de M. Victor Viosca. La maison était décorée à cette occasion de palmiers, de fougères et de fleurs. La mariée accompagnée par son frère, M. Victor Viosca, est entrée au salon précédée de deux fillettes, Corinne Cavendon et Clara Constant, de la Louisiane, qui portaient des palmiers Marie-Antoinette poudrés de tulle rouge et remplis de pétales de roses. Leurs toilettes de linonerie blanche et de dentelle étaient complétées par des rubans cerise et bleu clair en drap bleu. Le chapelain était assisté de deux témoins et elle avait un bouquet de roses blanches et de fougères. De nombreux et très beaux cadeaux ont été reçus par M. et Mme Griffin qui font un voyage de noces avant de se rendre à Raceland, Lae, où ils vont demeurer.

A un très beau dîner qui a eu lieu mardi soir chez M. et Mme Hugh de Lacey Vincent en l'honneur de Mlle Susan Merrick, assistaient Mlle Marion Mellen, Katherine Rainey, Dorothy Wilmot, Marion Monroe, Maryrie Bobb, Gertrude Taylor, Sadie Downman, Lillian Janvier et M. E. H. Keep, Sam Coleman, Jules L'Hôte, Stirling Nott, Richard Ellis, William Pottevent, Reuben Armstrong, Hugh Vincent, Richard Duggan, Boatner Ripley, George Clark et M. Frank B. Hayne, M. et Mme E. E. Richardson, M. et Mme Edwin T. Merrick, M. et Mme William Warren. Les salons étaient admirablement décorés de American Beauties, roses qui paraissent l'une des tables, l'autre étant fleurie de roses Richmond.

Mardi prochain M. et Mme Edgar H. Bright offriront un dîner à Mlle Susan Merrick et Mlle Ruth Hobson.

Le Thursday Club s'est réuni Jeudi chez Mme Walter Flower.

Mme James A. Puch a donné un thé ravissant mardi après-midi pour sa fille, Mlle Althea Puch. Des oeillets rouges et des fougères formaient la décoration des salons dont Mlle Puch faisait les honneurs aidée de sa mère et de sa cousine, Mlle Althea Winsor. Au centre de la table à thé admirablement fleurie de fougères et de gerbes d'œillets roses les rafraichissements étaient servis par Mlle Middle Clark, Dorothy Clay, Rebecca Perkins, Mary Hayne, Estelle Flaspouer, Virginia Downs, Mildred Clark, Ellen White, Helene Dufour et Rosamund Gurley. La table de punch était présidée par Mlle Mildred Bobb. Parmi les jeunes filles présentes : Mlle Joséphine Maginlis, Marcelle Grima, Elizabeth Carroll, Lucinda Walmsley, Edith Bayle, Adèle Hammond, Marion Blanchard, Salomé Windermann, Olga Kaufmann, Marie Waddell, Josephine de Grange, Elise Mason-Smith, Elizabeth Walmsley, Béatrice Mouton, Charlotte Seasmus, Virginia Voorhies, Marguerite LeMaré, Gladys Reiss, Douce Henderson, Marcelle Walton, Mary Brousseau, Claire Wogan et beaucoup d'autres.

Un brillant événement de la saison a été le dîner-dance donné chez Antoine jeudi soir, par M. Bernard McCloskey en l'honneur de sa nièce, Mlle Corinne McCloskey, une charmante débutante de l'hiver. Le salon de réception particulièrement était profusément orné de poinsettias, de roses et de smilax et la salle à manger, merveilleusement décorée de guirlandes de smilax piquées de touffes de poinsettias et d'ampoules électriques rouges et blanches formant un treillis au plafond et garnies de roses et de petits globes lumineux. L'entrée de ces arcades des stactuettes de marbre et au milieu un pont d'ouïs s'élevait une urne abondamment garnie de roses Richmond. Un parterre de roses rouges s'étendait de ces arcades aux tables rondes qui avaient l'apparence de jardins fleuris et de petits globes lumineux. L'entrée de ces arcades des stactuettes de marbre et au milieu un pont d'ouïs s'élevait une urne abondamment garnie de roses Richmond. Un parterre de roses rouges s'étendait de ces arcades aux tables rondes qui avaient l'apparence de jardins fleuris et de petits globes lumineux.

LES MEMOIRES DE JUDITH.

Mme Judith, qui appartient à la Comédie-Française de 1847 à 1870, vient de publier ses mémoires avec la collaboration de M. Paul Gsell.

Ces souvenirs sont à la fois fort intéressants et très amusants : intéressants, parce que l'artiste se trouve en relations avec la plupart des illustrations de son époque, et que son livre abonde en anecdotes sur ces divers personnages ; amusants, parce que dans l'anecdote même, elle a su choisir ces mille petits riens qui sont comme les friandises du lecteur.

Nous en détachons ces anecdotes sur Alexandre Dumas père :

J'ai connu Alexandre Dumas père presque dans mes débuts au théâtre. Ce géant maître, avec ses gros yeux rieurs, ses larges narines, ses lèvres épaisses, son menton lourd, ses cheveux crépus, son front étrangement bosselé comme celui d'un enfant turbulent qui se battrait sans cesse avec ses camarades, était une créature répréhensive, un type où se mariait toute sa fougue lyrique.

Il n'y avait pas d'homme plus célèbre en France, ni même dans le monde entier. Les passants se le montraient avec admiration et sa vue provoquait sur leur visage un sourire ému. Sa popularité était sans égale. On racontait, de mon temps, un singulier pari que le bourgeois de Marseille Méry. Se promenant avec un ami dans un jardin public, il avait dit tout à coup à son compagnon :

— Tiens ! vois-tu ce gros bourgeois ridicule ? Je parie cent sous que je lui envoie ma boîte quel que part, et qu'au lieu de se mettre en fureur, il m'adressera une gracieuse révérence.

La gageure est tenue. Méry s'approche de M. Pradhomme à pas de loup et lui déclenche dans le bas des reins un magistral coup de pied. Le bourgeois se retourne tout rougeoyant ; mais aussitôt Méry s'écrie :

— Oh ! pardon, monsieur ; je vous venais pour Alexandre Dumas avec qui j'ai un compte à régler.

Sa victime, toute fière d'avoir été confondu avec un si grand homme, se déride instantanément et, soulevant son couvre-chef, répond du ton le plus aimable :

— Il n'y a pas de mal, monsieur. Les cent sous étaient gagnés.

En tant qu'amphitryon, Alexandre Dumas était l'homme le plus extraordinaire du monde. Sa bienveillance était telle qu'il ouvrait sa maison à tous, sans même se voir ouvrir quel était son hô. Il arriva souvent que des parasites s'autorisèrent d'une amitié toute chimérique pour s'installer chez lui sans y rogner, y prendre leur repas, y coucher même, jusqu'à ce qu'il leur plût d'aller ailleurs. C'est ce colosse était si faible, ou plutôt si indifférent, qu'il ne leur eût point donné congé.

Une fois, cependant, un patient se cassa. C'est une histoire qu'il me narra lui-même.

Un jour que Dumas était allé porter en personne sa copie au "Constitutionnel", il revint chez lui vers les huit heures du soir, en compagnie de deux amis qu'il avait rencontrés en chemin. Il comptait les faire dîner avec lui. Mais qu'en fut-il pas sa surprise quand, de son vestibule, il entendit dans la salle à manger de joyeux éclats de voix, des rires, toutes les manifestations d'un allégresse débridée et presque sautillante.

Il demanda des explications à un domestique. Celui-ci lui dit que c'étaient des parents venus pour lui rendre visite et qui, ne le voyant pas paraître, s'étaient mis à table sans façon.

— Des parents ? grommela Dumas ; je ne m'en connais pas en France.

— Qu'ils y sont ? Que signifient ces balivernes ?

Il ouvre lui-même résolument la porte de sa salle à manger. Il y voit tout autour de la nappe blanche le plus b au cercle de nègres qu'on puisse imaginer. Il y en avait de très vieux, avec de la laine d'un blanc jaunâtre sur la crâne. Il y avait aussi de petits nègrillons dont la tête émergeait à peine du bord de la table et qu'on aurait pu pour des oisifs. Il y avait de gros moutards ventrus avec de bonnes joues pleines et superbesment luisantes. Il y avait des nègresses qui avaient empaqueté leurs cheveux à l'heure dans des foulards multicolores, rouges, verts, jaunes, bleus, etc. Et les sourires en fendant leur bouche jusqu'aux oreilles et en troussant leurs énormes lèvres rouges par-dessus leur nez carnaux.

Et dans tout ce noir roulaient des yeux blancs et fonctionnaient des rangées de dents d'ivoire qui dépeçaient terriblement la nourriture.

Quand Alexandre Dumas se

LES MEMOIRES DE JUDITH.

montra, ce fut une frénésie d'acclamations qui ressemblaient à des hurlements de guerre ; et, en un clin d'œil, l'illustre romancier se vit cerné, assiégé, écrasé par un grouillement d'êtres. Des nègrillons lui grimpaient aux jambes, aux épaules. Des hommes l'étouffaient dans leurs bras, des femmes le traillaient par les pans de ses vêtements et lui mangeaient les mains de baisers goulus.

Et de tout cela montaient ces cris cent fois répétés :

— Cousin !... Cousin !... Bonjour, cousin !... Cousin Lixandre !... Cousin Dimas !... Nous venir de Saint-Domingue pour voir le cousin !... Nous contentes voir le cousin !...

Puis, le plus vieux entreprit d'expliquer la parenté qui les unissait à l'écrivain.

— Moi, neveu de ta grand-mère !... — Moi, Polycarpe, fils d'Anastase !...

Et montrant les autres :

— Li sont mes enfants et mes petits-enfants. Li est Ignace, li est Séraphin. Li sont Boniface, Annonciation, Conception, Pulchérie et Timoléon !...

Après quoi, il apprit à Dumas comment ils étaient venus en France. C'était un Barnum américain qui les avait embarqués pour les faire figurer dans une sorte de pantomime dont le sujet était l'histoire de Toussaint Louverture. Cet imprésario yankee se proposait de faire avec eux le tour d'Europe et de les exhiber sur la scène d'un théâtre forain dans les principales villes qu'ils traverseraient.

Le pauvre Dumas se grattait la tête... Devant cette bande de macaques, il ne se sentait plus du tout l'instinct de l'homme. Mais, que faire ! Il prit philosophiquement le parti de battre en retraite :

— Tout ce qui est bel et bon, dit-il ; mais je ne puis ma heureusement pas dîner ce soir avec vous. Mergéz bien, buvez bien ; moi, j'm'en vais ; bonsoir !

— Tiens !... Tiens !... Tiens !... Ce diable, les nègres poussaient des gémissements de douleur.

— Alors, nous revenir demain déjeuner avec toi !... Nous, bonsoir !... Bonsoir, cousin Dumas !... Bonsoir, cousin Lixandre !... A demain !... A demain !...

— Bon sang de bon sang ! grands Dumas en les quittant. Voilà qu'ils parlent de revenir demain ! D'honneur, ils prennent ma maison pour une suberge ! Les jeter dehors, la voix du sang, si faible qu'elle soit, me le défend. Mais, pour calmer mes scrupules, il suffirait de leur inspirer à eux mêmes le goût de remettre les pieds chez moi !...

Il agit cette pensée dans son esprit durant toute la soirée, et cette préoccupation empoisonna le plaisir qu'aurait pu lui procurer la société de ses deux amis.

Fait surprenant ; malgré son extraordinaire fertilité d'imagination, il n'avait encore rien trouvé quand il revint chez lui.

Le lendemain, vers les onze heures du matin, il quitta sa demeure avec tristesse, cédant de nouveau la place à la tribu nègre qui devait venir une heure après.

En brouillant sa malencolie sur les boulevards, il passa par hasard devant des baraques de sautimbambas. Il y avait là, entre autres, une ménagerie, sur les tréteaux de laquelle un dompteur était en train de faire danser deux gros ours noirs.

Dumas s'arrêta et soudain, se frappant le front :

— Voilà mon salut !

Il attend que la parade soit finie, s'approche aussitôt avec le propriétaire des fauves et lui fait sans sonner la demande la plus singulière qui soit. Il s'agit de conduire, avant midi, les deux ours à son appartement dont il donne l'adresse et de leur laisser prendre librement leurs ébats dans la salle à manger.

Le prix offert pour l'exécution de ce programme était alléchant : le dompteur accepte et part, emportant en laisse ses deux terribles bêtes. Grand émoi du concierge et des domestiques de Dumas. Le concierge court à toute vitesse de rés s'occuper en exhibant un ordre écrit de l'auteur des "Trois Mousquetaires". Les fantaisies de celui-ci étaient si connues qu'on s'attendait à tout de sa part.

Voilà donc nos deux ours et leur gardien dans la pièce désignée pour les recevoir. Le couvert était déjà mis, belle nappe blanche, belle vaisselle bien reluisante, des fruits, des fleurs, comme à l'ordinaire ; car Dumas tenait continuellement table ouverte pour tous ses amis !...

Les nègres arrivent, et le cousin n'étant pas là, ils font irrésistiblement, comme la veille, dans la salle à manger.

D'un effroyable grognement les accueillent. Qu'est cela ? Les nègrillons, qui ont franchi le seuil, s'arrêtent net, s'arc-boutent contre leurs parents qui les poussent par derrière et crient à amener tout le quartier. Les deux monstres, assis sur leur épaule, les dévisageaient de leurs petits yeux ronds, et, de temps à autre, moulaient de nouveaux grognements, en ouvrant une gigantesque gueule terriblement, en ouvrant une gigantesque gueule terriblement entendée.

Et il se répéta ce mot plus de quinze fois, pendant la messe, durant le sermon, adossé debout à

LA GUERISON DE MARIE-ANNE.

En ce dimanche là qui était un clair dimanche de mai, Alexis Le Bourhis, subergiste et maire de Kérarmel en Saint-Evarzec, vers l'heure de grand-messe, servait ses clients dans son auberge, quand il vit entrer, le chapeau de travers et les jambes flagellantes un peu, Pierre-François Le Penhoat escorté de son chien.

Pierre-François Le Penhoat s'en vint au comptoir et demanda une goutte.

Quelques uns, qui étaient attablés et qui s'occupaient d'une "boîte" de cidre en attendant le dernier coup de grand-messe, le plainaient sur sa bonne mine. Mais il ne paraissait pas d'humeur à rire et, le chapeau de travers sur ses longs cheveux roux grisonnants, les bras croisés, les mains sous sa veste courte—sa veste bleu brodé de jaune à la mode de Quimper—il se contenta de hocher la tête—grognon.

Puis, quand on eut rempli son verre, il dit :

— Alors, c'est là pour aujourd'hui, ou si non, Le Bourhis !

L'aubergiste, narquois, ne répondit pas.

— C'est là pour aujourd'hui que vous allez me donner ce papier ?

Monsieur le maire haussa les épaules.

— Eh ! tu m'enrues, à la fin, avec ton papier. Puisque je te dis qu'elle n'est pas morte, ta femme ! On ne dresse pas l'acte de décès des personnes vivantes !

Pierre-François eut un sourire mauvais. Et il balançait le menton, de haut en bas, entre les deux pointes de son grand col flasque.

— Ou, parbleu, on disait ça, qu'elle était encore vivante ! Mais il savait lui, qu'elle était morte... et qu'on mentait, par méchanceté, par jalousie, pour l'empêcher d'épouser cette Catherine, et d'avoir cette ferme ! qu'on ne voulait pas lui donner cet acte de décès libérateur !

L'œil sombre sous ses sourcils en broussailles, un sourire mauvais aux coins de la bouche, silencieux, il balançait le menton entre les deux pointes de son grand col flasque. La galerie s'amusait.

M. le maire ajouta : — Et même, elle est guérie, ta femme ; on me l'a écrit de l'Asie, pas plus tard qu'avant-hier ; et il faudra l'en aller la chercher un de ces jours, mon gars !

Il jeta à M. le maire un regard furieux. Le troisième coup d'on nait, on se levait ; on éteignait les pipes ; sur la place, devant l'église, il ne restait déjà plus qu'une douzaine de retardataires, jamais pressés de quitter les cabarets et de cesser les commérages.

D'un trait, il avala la goutte d'eau-de-vie, reposa brutalement le petit verre sur le zinc du comptoir ; puis, d'un grand geste lent, l'air absorbé, il s'essuya les lèvres du dos du poilu de sa grosse main calleuse. On ricanaît. Yves Lezardes lui donna sur l'épaule une tude bourrue amicale. — Eh ! vieux, on va donc la revoir, la Mère Marie Anne ? C'est pas trop tôt, hein ?

Pierre-François tira deux sous de son gousset, les lança sur le comptoir parmi les verres, et les bois fleuris.

— Tu m'entends, cria le Bourhis, il faudra aller la chercher, ta femme, la semaine prochaine... ou bien, si tu n'y vas pas de bon cœur, mon gars, je te fais conduire par les gendarmes !

Il ne répondit pas à cette menace. Le regard furieux, les sourcils froncés, il demanda seulement pour la seconde fois : — Alors, vous ne voulez pas me le donner ce papier ?

— Non, on ne voulait pas lui donner ; sa femme était morte pourtant, depuis quatre ans qu'elle était enterrée à l'Asie d'aliénés de Quimper, la tête perdue par le boisson ; elle était morte et on ne voulait pas lui donner ce certificat et lui permettre d'en épouser une autre qui était riche, celle-là, et qui ferait si bien son affaire ! Ah ! les canailles !

Et il se répéta ce mot plus de quinze fois, pendant la messe, durant le sermon, adossé debout à

LA GUERISON DE MARIE-ANNE.

l'un des vieux piliers, sur la place ensuite, tandis que le garde champêtre faisait les publications. Il grommela tout le long des sentiers déserts bordés de genêts jaunes, en regardant sa maison pauvre—là bas, près de la rivière. Et il ne pouvait comprendre tant de méchanceté, tant de noirceur. Ah ! il n'avait jamais eu de chance, lui !

Et puis une autre idée lui vint : si vraiment elle n'était pas morte ? Alors il lui semblait voir entrer les gendarmes, un matin—des gendarmes qui le prendraient au collet, et qui l'amèneraient à Quimper, et ensuite qui le ramèneraient avec elle !

Cela dura huit jours. Les gendarmes ne venaient pas. Le dimanche suivant il évita d'entrer chez Le Bourhis ; il rencontra Catherine et lui dit bonjour, comme d'habitude ; elle était plus vieille que lui d'une dizaine d'années, petite et grosse, boitait un peu ; veuve et sans enfants, elle possédait une grande ferme—une si belle ferme !—près de l'Odet, dans le bas du pays.

Les gendarmes ne vinrent pas. Mais ce fut M. le curé qui vint, un après-midi—en se promenant, disait-il—son bréviaire sous le bras ; et cette visite fut pour Pierre-François la fin des rêves ! — Oui, le maire n'avait pas menti ; Marie-Anne vivait toujours et il fallait l'aller chercher !

Alors, c'était vrai ! elle vivait, cette Marie-Anne ! et il fallait l'aller chercher !

On ne pouvait cependant pas dire non, puisque M. le curé s'en mêlait, à présent, et commandait. Ah ! M. Doué ! M. Doué !

— Et le surlendemain, dès la pointe du jour, il se mit en route. Le soleil, sur ras des champs, commençait à percer les nuages ; les alouettes chantaient. Il s'en allait de son pas lent, de son pas lourd, les joues couleur de brique, les bras croisés et les mains sous sa veste courte, ses gros sourcils froncés faisant deux buissons épais sur ses yeux sombres. A toutes les auberges, le long du chemin, il entrât pour se déaltérer et allumer sa pipe.

— Puis, le soir, on le vit encore. Il était avec Marie-Anne cette fois, Marie-Anne, grande, maigre, vêtue de noir—avec son panier au bras, sa coiffe un peu de travers. Et Pierre-François marchait auprès d'elle à longues enjambées molles, son chapeau sur l'oreille, sa chemise faisant entre son gilet bleu et son pantalon qui gusaient un bourrelet jaunâtre. Ils entrèrent sous auberges au retour, comme il était entré à l'Allée. On s'étonnait en reconnaissant Marie-Anne ; on l'avait crue morte ; elle n'était pas trop changée vraiment ! Ils paraissaient bien d'accord ensemble, et un peu gris—un et l'autre. Vers le village de Kérarmel, après du grand calvaire, un gars de Bénodet les rencontra, à la chute du jour ; ils chantaient et ils se donnaient le bras, tirant des bordées... Puis la nuit vint ; les cabarets se fermèrent... Ils n'étaient pas rentrés au village.

Et ce fut seulement le lendemain, à l'aurore, qu'un voir-voirier, qui passait par là, s'aperçut—dans un fossé de la route, sous un chêne, couchés en bons époux l'un près de l'autre et dormant d'un sommeil paisible, sous le gai soleil du bon Dieu.

SAIGON.

Le Théâtre annamite.

Une salle ornée, avec des bancs ; un balcon la surplombe, garni de fauteuils en rotin.

Sur les côtés de la scène, l'orchestre ; une sorte de grosse caisse ou de timbale ; un violon monocorde, très aigu ; une flûte criarde. Le mélodéon languit sur les mêmes notes, rythmé par les coups de gong qui se précipitent aux instants tragiques. Comme décor, une broderie de soie.

Les acteurs déclament d'une voix traînante, s'arrogent. Les hommes sont affablés de longues barbes noires, leur tombant jusqu'au ventre ; les femmes, habillées de robes brodées, coiffées de hautes diadèmes rouges et blancs rehaussés de perles. Leur visage est sans expression ; ils se sont composés un masque bizarre, mais immuable.

De temps en temps, des enfants traversent la scène, portant des étendards, pour simuler un combat.

L'assistance, très pauvre, est recueillie. Elle connaît le sujet de la pièce, emprunté aux légendes populaires ; mais elle comprend à peine le dialogue, qui est en langue savante.

Si HOSSETTER'S VOZ CELEBRATED STOMACH BITTERS

aucun désordre de l'estomac ou des intestins, essayez le Bitter. Il prévient.

Maladies de l'estomac, Rhumes, Grippe.

Si HOSSETTER'S VOZ CELEBRATED STOMACH BITTERS

aucun désordre de l'estomac ou des intestins, essayez le Bitter. Il prévient.

Maladies de l'estomac, Rhumes, Grippe.

Si HOSSETTER'S VOZ CELEBRATED STOMACH BITTERS

aucun désordre de l'estomac ou des intestins, essayez le Bitter. Il prévient.

Maladies de l'estomac, Rhumes, Grippe.

Si HOSSETTER'S VOZ CELEBRATED STOMACH BITTERS

aucun désordre de l'estomac ou des intestins, essayez le Bitter. Il prévient.

Maladies de l'estomac, Rhumes, Grippe.

Si HOSSETTER'S VOZ CELEBRATED STOMACH BITTERS

aucun désordre de l'estomac ou des intestins, essayez le Bitter. Il prévient.

Maladies de l'estomac, Rhumes, Grippe.

Si HOSSETTER'S VOZ CELEBRATED STOMACH BITTERS

aucun désordre de l'estomac ou des intestins, essayez le Bitter. Il prévient.

Maladies de